

L'ÉCRITURE DE LA MÉLANCOLIE

Séance du 12 février 2011

Pour un principe de non-contradiction

Nous en étions restés sur une citation de Lacan que je vous avais demandé de lire afin d'y réfléchir. Nous allons la reprendre en guise d'amorce, nous allons la relire par le biais d'une autre citation, cet autre extrait venant peut-être éclairer ce qui, dans le premier, nous avait laissés perplexes, voire insatisfaits, sur notre faim pourrais-je dire, si tant est que la question du deuil et de la mélancolie puisse nous ouvrir l'appétit¹. Il faudrait bien nous en convaincre ou nous en persuader, car ce dont il s'agit, c'est bien de la question de l'objet, de sa perte ou de ce qu'il en reste vacant une fois qu'il est appréhendé comme tel, tel quel, de son ombre, pourrions-nous dire, l'objet perdu restant toujours à retrouver si l'on en croit Freud.

Cette quête de l'objet et de son ombre me paraît, en début ou en fin d'analyse, difficilement dissociable, en vérité. Car il s'agit bien ici, aussi, de la question de la vérité, d'une vérité sur l'objet qui ne pourrait se dire ou se donner toute, sans projeter ou faire apparaître une ombre, un reste inassimilable ou non objectivable en tant que tel. D'où cette tentation, ici première, de commencer par la fin, soit de dire ou d'affirmer, avant que la preuve en soit faite, que la distinction freudienne entre deuil et mélancolie est vaine, non que ce soit la même chose, mais que l'ombre de l'objet dont il nous parle est bel et bien toujours l'ombre de la « chose » (Das ding), dont nous aurions toujours à nous préoccuper, que ce soit dans le deuil ou dans la mélancolie. Alors, comme je veux vous dire résolument avec Freud que l'un et l'autre sont liés, je veux vous dire aussi que dans le même temps, ils s'inscrivent en différence apparemment contradictoire et que parler de l'un ne vient pas forcément éclairer l'autre, comme le texte de Freud Deuil et mélancolie le démontre d'ailleurs, ce texte venant s'appuyer sur la mélancolie pour expliquer le deuil dans un balancement entre normal et pathologique, venant satisfaire à une certaine

¹ - L'appétit qui s'ouvrirait serait bien ici de l'ordre d'une curiosité, celle qui nous obligerait à pousser plus loin nos investigations sur la question du deuil, afin de démontrer que cette question est probablement centrale dans la clinique analytique et que de son ressort ou de sa mise en perspective dépend l'avenir de la psychanalyse en tant que telle.

classification que je vous propose d'oublier en tant qu'ici, c'est bien de psychanalyse qu'il s'agit.

Le texte que je vous propose en première lecture de ce séminaire le voici :

« Nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons nous dire « J'étais son manque ». Nous sommes en deuil de personnes que nous avons ou bien ou mal traitées, et vis-à-vis de qui nous ne savions pas que nous remplissions la fonction d'être à la place de leur manque. Ce que nous donnons dans l'amour, c'est essentiellement ce que nous n'avons pas, et quand ce que nous n'avons pas nous revient, il y a assurément régression, et en même temps révélation de ce en quoi nous avons manqué à la personne pour représenter ce manque. Mais ici, en raison du caractère irréductible de la méconnaissance concernant le manque, cette méconnaissance simplement se renverse, à savoir que cette fonction que nous avons d'être son manque, nous croyons pouvoir la traduire maintenant en ceci, que nous lui avons manqué – alors que c'était justement en cela que nous lui étions précieux et indispensable.² »

Premier commentaire ici de ce texte que je trouve à la lecture comme pouvant ouvrir les portes de la compréhension de celui que je vous avais donné à lire en juin dernier. Il s'agit ici du manque, de sa fonction, de sa fonction dans ce que l'on nomme le désir, le désir quant à l'objet d'amour ou d'investissement. Lorsqu'il y a deuil, deuil de l'objet, il y a manque ou plus précisément il y a trou, trou dans le réel. Et ce trou dans le réel, Lacan nous dit dans le premier texte qu'il est proprement vécu comme intolérable à l'expérience humaine, parce que ce manque possède un caractère de méconnaissance irréductible, il nous est totalement inconnu, nous ne pouvons le saisir ou en avoir la moindre idée. Pour le dire autrement, lorsque nous disons à quelqu'un « tu me manques », nous ne savons absolument pas de quoi nous parlons et nous ne savons surtout pas qu'en disant une telle chose, nous nous plaçons comme venant boucher le trou chez l'autre, le trou de son manque à lui. C'est vrai et cela se vérifie dans l'amour. Chacun en a fait l'expérience, mais c'est vrai aussi dans le deuil provoqué par la disparition d'un être cher ou de quelqu'un de proche, un ami ou un parent. L'idée qu'il nous manque, que sa présence nous manque vient surtout occulter celle que nous pourrions lui manquer, même dans la mort, chose complètement impossible, le deuil alors étant à mettre en lien avec la

² - Jacques Lacan, Livre X, L'angoisse, Seuil, Paris 2004, p 166.

question de l'impossible du manque. Ici s'articule ce qui, selon les propres termes de son auteur, se révèle comme étant « sa seule invention », soit l'écriture de l'objet petit « a ». L'objet petit « a » comme cause du désir, soit ayant à voir ou ayant partie liée avec le manque et sa fonction dans le désir et dans le deuil. Ce qui m'intéresse ici, c'est que l'on ne peut rien comprendre à cette invention de Lacan si on ne comprend pas qu'en elle-même, elle est du ressort d'une écriture, que pour qu'elle puisse se lire ou s'entendre, voire se comprendre, l'objet petit « a » se doit de s'écrire pour pouvoir se lire comme cause, objet ou déchet du manque. Entre le manque et le désir, il y aurait comme une nécessité d'écriture qui, à ne pas s'écrire ou à ne pas pouvoir s'écrire, à y être empêchée, précipiterait le sujet dans l'impossible d'un amour ou d'un deuil. Si j'ai inventé l'objet « a », nous dit Lacan, c'est que c'était écrit dans Deuil et mélancolie³. Un mot ici sur cette écriture de l'objet « a » rendue nécessaire. De fait, c'est le résultat d'une énigme, d'une interrogation concernant l'autre. Qui est l'autre, qui est cet autre qui me manque ? Cet autre, Lacan le nomme et le présentifie par la première lettre de son écriture : « a » comme autre. L'objet « a » est le symbole de l'autre. Qui est cet autre, mon semblable et devant cette question, Lacan donne une réponse écrite : l'autre, c'est l'objet « a ». Cet embarras avec l'autre se retrouve chez Freud. Dans Deuil et Mélancolie, Freud ne parle jamais de personne dont nous aurions à faire le deuil : il parle d'objet. La question, dans le deuil, est bien de savoir quel est cet autre dont j'aurais à me faire le deuil ? L'objet « a » ne vient en rien définir ou caractériser la personne disparue ; il vient répondre à la question, qui est cet autre ? C'est une réponse qui, loin de refermer la question, vient l'ouvrir. L'écriture de l'objet « a » ne vient en rien donner une définition, elle vient nommer la difficulté, elle vient à la place d'une non réponse. L'écriture algébrique ici vient signifier une absence, l'absence d'une réponse à une question qui insiste sans cesse. L'objet « a », son écriture, vient donc rendre compte d'une impossibilité, d'un impossible, elle vient, cette écriture, permettre de continuer à avancer dans l'exploration de cet autre, sans interrompre la chaîne de notre savoir ou l'objet de son investigation. Mais pour autant, l'écriture de cette lettre est vide de sens. Cette question du sens se redouble donc lorsque la personne aimée disparaît et qu'on l'a perdue. Qui était-elle ? Que signifie, pour nous, cet autre que l'on aime ou que l'on a aimé, qu'il soit présent ou disparu ? Est-ce une image ? Un corps ? Est-ce le représentant d'une expérience vécue, d'une histoire, d'un passé ? Serait-il en lui-même la résultante, la synthèse de toutes les expériences précédemment vécues, une

³ - Jacques Lacan, conférence de Louvain, 13 octobre 1972.

sorte de synthèse de l'histoire ? L'autre aimé pourrait être donc et tout à la fois une image que j'aime de moi-même, un corps qui prolonge le mien et un trait répétitif avec lequel je m'identifie. Si ces trois réponses sont justes, aucune d'entre elles, pourtant, ne vient définir l'autre. D'où la nécessité d'une écriture venant condenser et soustraire toutes les réponses possibles.

L'écriture de l'objet « a » vient donc répondre par une non réponse à la question qui est l'autre ? L'autre peut être imaginaire, fantasmatique ou relever de l'ordre symbolique. Mais cette écriture vient aussi répondre à une question interne : quelle est la source de mon énergie psychique ou quelle est la cause qui anime mes désirs ? Puisque la réponse à cette seconde question est tout autant difficile que celle que nous pourrions apporter à la première, l'écriture de l'objet « a » vient aussi y répondre. Freud avait repéré comme cause du désir chez l'un de ses patients un éclat de lumière sur le nez d'une femme. Cet éclat de lumière ne peut rien expliquer en lui-même, il est nommé ou désigné alors par l'écriture « objet a ». Cet objet « a » ou son écriture viendra donc rendre compte de ce rien, de ce rien qui excède en s'imposant à la chaîne des signifiants qui régissent la vie ordinaire. Ici, dans l'exemple de l'éclat de lumière sur le nez d'une femme, cause du désir chez ce patient de Freud, on imagine à peine le désordre que cela peut provoquer, désordre qui sera vécu comme un surplus du système, échappant à toute logique.

C'est bien souvent à cette absence de logique que sont confrontés les sujets aux prises à la question du deuil et de la mélancolie comme dans celle de l'amour.

J'arrête ici, en suspension, d'une manière un peu brutale, le chemin qui s'ouvre, pour reprendre la question de l'écriture du travail du deuil et celui de la mélancolie, en venant avec vous questionner l'écriture consensuelle que Freud nous donne à lire en écrivant ensemble Deuil et Mélancolie, l'objet de cette écriture étant en fait de les distinguer, de les séparer l'un de l'autre. Il y a ici comme une apparente opposition ou une apparente contradiction, celle de vouloir définir l'un en contradiction de l'autre et de les rapprocher tout en les couchant sous une même écriture. Car si l'on peut penser l'un par rapport à l'autre, c'est qu'en réalité il n'y aurait pas tant de contradiction ou d'opposition que cela, l'un pouvant se rapprocher de l'autre tout en s'en éloignant. Deuil et mélancolie s'opposent, mais s'écrivent en même temps, sous le même titre, tout comme, et nous l'avons dit tout à l'heure, le normal et le

pathologique pourraient apparemment s'opposer dans une même écriture, ce qui les rapprocherait inévitablement. Nous savons bien, en psychanalyse, que cette frontière entre le normal et le pathologique est ténue, faible, ce qui ne veut pas dire inexistante, mais que cette frontière est fragile, voire quelquefois floue et imprécise. En écrivant Deuil et Mélancolie, c'est un peu et déjà, comme si Freud nous invitait à forcer ou à dépasser la contradiction qu'il y aurait entre la normalité d'un deuil et la mélancolie définie comme une pathologie du deuil, à forcer ou à dépasser un principe de contradiction qui ne s'écrit nullement dans le titre puisque le « et » de Deuil « et » mélancolie ne les oppose nullement, mais qu'à l'inverse il les associe, les conjoint, les lie et nous les fait lire éternellement dans l'écriture même de leur énoncé. Ce qu'il nous faudrait penser, c'est le rapport qui s'inscrit dans l'écriture même, rapport entre le deuil « et » la mélancolie, le deuil comme la mélancolie pouvant se décrire et s'étudier séparément, alors que le deuil « et » la mélancolie serait à lire de manière indissociable, ce « et » nous invitant pourtant à aller « au-delà » de ce qui les opposerait, au-delà de leurs apparentes contradictions. Freud venait en apparence rentrer en contradiction avec Aristote, qui, dans sa Métaphysique nous disait : « *Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas en même temps, au même sujet et sous le même rapport*⁴ »

Et Aristote de poursuivre ce qui, pour nous, doit avoir la plus haute importance en tant que c'est encore au nom de l'impossible qu'il l'énonce : « *Mais ce principe n'en est pas moins le plus certain de tous sans contredit, et il a bien le caractère que nous lui attribuons, d'être tel qu'il soit absolument impossible de se tromper* ».

Autrement dit, comment penser ensemble le deuil « et » la mélancolie s'ils ne sont pas de même nature, si justement ils n'appartiennent pas ensemble à ce qui « est » ou à ce qui « n'est pas » d'un rapport à l'objet ? Personne, même pas Freud, ne peut penser une chose et son contraire au point de pouvoir penser tout ensemble et de prendre le risque de cette grossière erreur d'avoir en un même instant des pensées contraires. Aristote insiste donc « *Aussi, toutes les fois qu'on fait une démonstration, s'appuie-t-on en définitive sur ce principe que nous venons de poser, et qui, par la nature même des choses, est le point de départ obligé de tous les autres axiomes*⁵ »

⁴ - Aristote, Métaphysique, Tome 1, Livre A-Z, Paris, Vrin, 1991, p 121-122, Traduction Tricot.

⁵ - Aristote, La métaphysique, Pocket, 1991, trad. Jules Barthélémy-Saint Hilaire, p 132-133.